
Revenir dans la maison Balzac: Jean Cayrol, 1950

Judith Lyon-Caen

In 1950, Jean Cayrol (1910-2005), a poet and a novelist, prisoner in Mauthausen during the Second World War and winner of the 1946 Renaudot Prize for a novel dealing with the life after the concentration camp, wrote a preface for Balzac's *Illusions perdues* in a new edition of *La Comédie humaine* under the direction of Albert Béguin. This article seeks to understand the stakes of this very peculiar act of writing, which aimed at restoring the possibility of reading *La Comédie humaine* in the post-war world and which made of the Balzacian novel a habitable house for returning to life.

Keywords: *Illusions Perdues* – J. Cayrol – A. Béguin – Post-War studies – Second World War Memory

Pour Jean-Pierre Salgas

L'histoire de la transmission de l'œuvre de Balzac au XX^e siècle est mal connue. Ni la tradition scolaire qui a fait d'un certain Balzac un «classique» dès la fin du XIX^e siècle, ni les entreprises successives de réédition des œuvres, ni l'évolution de la critique après 1900 – date finale de l'ouvrage de David Bellos¹ – n'ont été systématiquement étudiées, en dépit de la précieuse synthèse de Joëlle Gleize² et travaux dispersés sur l'un ou l'autre de ces sujets³. Si l'entrée de Balzac dans la modernité critique à partir des années 1960 a été analysée⁴, le Balzac de la première

¹ D. Bellos, *Balzac Criticism in France 1850-1900: The Making of a Reputation*, Oxford, Clarendon Press, 1976.

² J. Gleize, *Balzac. Bilan critique*, Paris, Armand Colin, Coll. Lettres 128, 2005.

³ En particulier Nathalie Denizot sur la scolarisation de Balzac, à partir d'un corpus de 143 manuels entre 1880 et 2007: cf. *Un romancier classique d'une classe à l'autre. Les extraits de Balzac dans les manuels scolaires*, dans «Recherches», 50 (2009), n.1, *D'une classe à l'autre*, pp. 59-79; *Construction d'un corpus scolaire: les "extraits" de Balzac dans les manuels scolaires (1880-2007)*, dans B. Louichon-A. Rouxel (dir.), *Du corpus scolaire à la bibliothèque intérieure*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 81-90.

⁴ J. Gleize, *Quand Balzac entrait dans la modernité. Autour de quelques points conflictuels*, communication au colloque Histoire des études dix-neuviémistes des 8 et 9 juin 2016. En ligne sur le site du Centre Jacques Seebacher (Université Paris Diderot): <http://seebacher.lac.univ-paris-diderot.fr/content/humanites-romantiques#>

moitié du XX^e siècle, ce classique scolaire prisé pour ses descriptions et ses portraits, nourri par l'érudition des plusieurs générations de bibliophiles – du vicomte de Lovénjoul au «pape» et «prince» des Balzaciens Marcel Bouteron⁵, en passant par Georges Vicaire⁶ – ce Balzac là demeure mal connu: c'est un Balzac un peu poussiéreux, encombré de considérations psychologiques et biographiques, un Balzac infra-critique en quelque sorte, que les lectures d'Albert Béguin, avant celles de la Nouvelle Critique et la critique marxiste⁷, vont dégager de cette gangue.

Au delà de ces communautés de «balzaciens», bibliothécaires, bibliophiles, érudits, universitaires et gens de lettres, dont l'histoire – locale, nationale ou internationale, intellectuelle, sociale mais aussi politique – demeure peu étudiée, Balzac n'en a pas moins continué d'être lu, grâce à ou malgré les prescriptions scolaires, dans des éditions anciennes ou modernes, par des générations de lecteurs: lectures qui ne laissent de traces qu'au détour d'un journal intime, dans des lettres, des souvenirs. Lire Balzac en 1930, en 1940, en 1950, mais pour quoi faire? Dans quel rapport à soi, à l'idée de littérature, à l'histoire, dans quelle géographie et dans quelle actualité?

1. Editer Balzac en 1950

Le présent article voudrait précisément cerner un acte d'écriture singulier, la préface donnée en 1950 par Jean Cayrol aux *Illusions perdues* dans le tome 4 de l'édition du centenaire de la mort de Balzac publiée par Le Club français du livre: *L'œuvre de Balzac publiée dans un ordre nouveau sous la direction d'Albert Béguin et de Jean A. Ducourneau présentée par des écrivains d'aujourd'hui*⁸. Cette édition effectuait d'abord un déplacement radical: en défaisant le plan et les divisions voulues par Balzac en 1842 et 1845, en choisissant de classer les romans dans «l'ordre chronologique des événements racontés», elle proposait de lire *La Comédie humaine* comme «un seul roman continu»⁹. Puisque Balzac avait voulu «devenir

⁵ J. Cain, *Marcel Bouteron*, dans «Bulletin des bibliothèques de France» (1962), n. 9-10, pp. 439-443. Disponible en ligne: <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1962-09-0439-001>, *Les Cahiers Balzaciens*, édités par Marcel Bouteron.

⁶ *La jeunesse de Balzac. Balzac Imprimeur. 1825-1828*, en collaboration avec G. Hanotaux, Paris, A. Ferroud, 1903.

⁷ A. Béguin, *Balzac visionnaire*, Genève, Albert Skira, 1946. Les travaux de Lukács ne sont traduits en français qu'à partir de 1967, mais ont été lus avant: P. Barbéris, «Lukács et nous», *Lectures du réel*, Paris, Éditions sociales, 1973; J.-D. Ebguy, B. Lyon-Caen, J. David, *Débat critique. Pierre Barbéris aujourd'hui?*, dans «Romantisme», 168 (2015), n. 2, pp. 105-126. URL: <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2015-2-page-105.htm>

⁸ Sur cette édition et ses enjeux théoriques, voir le mémoire de master 2 «Théorie de la littérature» de Chloé Kaczmarek, «Balzac 1950». *Lisibilité et actualité d'un monument de la littérature française. L'édition de L'Œuvre de Balzac du Club français du livre*, sous la direction de Judith Lyon-Caen, EHESS/ENS, 2018.

⁹ Ce souci de lisibilité est antérieur à l'édition Béguin. On trouve cette suggestion de réordonnement chronologique dans le petit volume de Claude Mauriac, *Aimer Balzac*, publié en 1945 aux éditions du Rocher. L'histoire de cette idée reste à faire.

l'historien de mœurs de son époque», on devait faire coïncider *La Comédie humaine* avec «la marche du temps»¹⁰. Béguin pouvait ainsi valoriser tout à la fois «l'esprit historien» de Balzac avec ce qui lui importait avant tout, «la nature visionnaire de son génie», «ce don extraordinaire qu'il avait de rendre la durée sensible»¹¹. Cette nouvelle édition proposait donc au lecteur, en suivant l'ordre historique, de se laisser prendre à «ce sens subtil de la durée» et de découvrir «cette mystérieuse texture du réel»¹² qui est encore le propre, pour Béguin, de la création balzacienne.

L'édition Béguin présentait une seconde caractéristique, celle de ne pas être une édition érudite: pour les «notes explicatives» et les «précisions historiques» Albert Béguin renvoyait à la grande édition Conard dirigée par Marcel Bouteron dont le dernier volume avait été publié en 1940, et annonçait l'édition «critique, avec variantes et notes» que préparait également pour le centenaire Maurice Bardèche. Avec le nom de Bardèche, dont la thèse sur la formation de l'art du roman chez Balzac avait été publiée en 1943, planait sur le centenaire bien plus que l'ombre de la guerre: le beau-frère de Robert Brasillach n'avait cessé, après la Libération, de défendre le nazisme et la collaboration. Autant dire que Béguin, engagé dans la résistance française, fondateur et directeur des *Cahiers du Rhône*, n'était pas son ami politique. En mentionnant cette édition critique, Béguin évoque ce qui sera, à partir de 1955, l'édition érudite publiée par le Club de l'Honnête homme sous la houlette de la «Société des études balzaciennes» et dirigée par Bardèche. Mais Béguin n'évoque pas – en avait-il d'ailleurs connaissance? – une autre entreprise éditoriale, contemporaine de la sienne, qui est la réédition de *La Comédie humaine*, dans un autre ordre également, mais différent, entreprise par Maurice Bardèche dès 1946 chez l'éditeur André Martel (également éditeur en 1950 du troisième des pamphlets révisionnistes et pro-nazis de Maurice Bardèche, *Nuremberg II ou les Faux Monnayeurs*). Cette édition, étudiée par Anne Simonin, mérite d'être mentionnée en ce qu'elle est le trait d'union explicite entre le Bardèche balzacien et le Bardèche révisionniste et qu'elle jette une lumière violente sur les enjeux politiques des rééditions de Balzac au moment du centenaire¹³. Comme le souligne Anne Simonin, Bardèche, maître d'œuvre et seul préfacier de l'ensemble des volumes, fait de *La Comédie Humaine* «la clef de la compréhension de l'époque moderne et de l'histoire de la France au sortir de la Seconde Guerre mondiale». Il clôt en particulier son édition avec un texte inachevé de Balzac qui serait le «levier secret» de toute l'entreprise balzacienne, *Les Martyrs ignorés*, ces victimes innocentes de l'histoire contemporaine. Et ce qui court de préface en préface,

¹⁰ A. Béguin, *Présentation de L'Œuvre de Balzac*, Club Français du Livre, tome I, 1950, p. III. Sur le mode d'édition, voir A. Ceriser, *Les clubs de livre dans l'édition française (1946-1970)*, dans «Bibliothèque de l'école des Chartes» 155 (1997), n. 2, pp. 691-714.

¹¹ Béguin, *Présentation* cit., pp. III-IV.

¹² *Ivi*, p. VI.

¹³ A. Simonin, *On peut guérir de ses blessures: Bardèche, Balzac et la Seconde Guerre mondiale*, dans *Mémoires occupées* [en ligne]. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013. Disponible sur Internet: <http://books.openedition.org/psn/365>.

c'est la mise en parallèle de deux temps d'après, la Libération et la Restauration, tous deux marqués, selon Bardèche, par une fausse justice, des reclassements douteux, une épuration mensongère destinée à (r)établir un pouvoir illégitime. Et de conclure:

Les événements politiques du XX^e siècle ont même donné au système de Balzac une résonance que son temps ne pouvait lui fournir. L'apparition des régimes totalitaires a été une tentative pour remplacer par un principe de solidarité nouveau l'individualisme destructeur. [...] [Ces régimes] ont tous été un brusque renversement destiné à imposer des digues nouvelles ou, ce qui est mieux encore, des utilisations nouvelles et fécondes de cette pensée qui inondait brutalement la civilisation¹⁴.

Béguin, de son côté, ambitionnait de «proposer à des lecteurs *actuels* un contact nouveau avec l'œuvre»¹⁵. Mais au lieu de soumettre *La Comédie humaine* à une vision politique univoque pour en révéler une nouvelle «résonance», selon le mot de Bardèche, Béguin choisit de susciter cette «actualité vivante» par la multiplicité des lectures d'une vaste troupe de préfaciers, «spécialistes des études balzaciennes» comme Bernard Guyon ou Pierre-Georges Castex, «critiques et philosophes», comme Gaëtan Picon ou Jean Cassou, «romanciers et poètes appartenant à plusieurs générations et à des milieux littéraires très divers» comme Blaise Cendrars, Julien Gracq ou Jean Cayrol. L'ensemble est placé sous la haute autorité du pape Marcel Bouteron, «guide et inspirateur», seul apte à «autoriser [ces] innovations»¹⁶. Le travail de Chloé Kaczmarek a déployé les enjeux théoriques des opérations d'actualisation variées menées dans ce vaste paratexte, – chaque spécialiste, chaque critique, chaque écrivain inscrivant au seuil des romans sa musique et ses préoccupations personnelles, dans un jeu d'échos avec les autres séries d'essais qui ponctuent l'entreprise éditoriale: des grands textes du XIX^e siècle sur Balzac et des études sur des thèmes généraux, comme Balzac et la presse (Maurice Nadeau) ou Balzac et le mythe de Paris (Roger Caillois). C'est dans cet environnement textuel très dense que paraît donc, au tome IV, la préface de Jean Cayrol pour *Illusions perdues*.

2. Balzac ou le temps du retour

Je parle à dessin d'environnement textuel plutôt que de contexte: car il n'est pas sûr qu'il soit très pertinent de relier *contextuellement* le texte de Cayrol aux autres para- et péri-textes de cette édition, tant la voix auctoriale de Cayrol fait écart et s'impose, d'emblée, à son lecteur, comme un «nous» dont «l'air du Sud-Ouest» a baigné

¹⁴ M. Bardèche, *Une interprétation de Balzac*, Éd. André Martel, 1951, p. 14, cité par Kaczmarek, «Balzac 1950» cit., p. 158.

¹⁵ Béguin, *Présentation* cit., p. IX.

¹⁶ *Ivi*, p. X.

l'adolescence au même titre que celles de David Séchard et de Lucien Chardon. Et c'est bien une réponse à la commande de Béguin, une réponse différente dans sa texture mais analogue dans sa posture à celles, par exemple, de Julien Gracq ou de Blaise Cendrars: tous attirent le roman balzacien sur leur propre territoire d'écrivain, l'un dans une relecture noire et enchantée de *Béatrix*, l'autre dans un pastiche fantaisiste placé au seuil de *Ferragus*¹⁷.

Jean Cayrol, en 1950, est à la fois connu – et reconnu – comme poète et comme romancier¹⁸. Résistant, arrêté en 1942, interné à Fresnes puis, en mars 1943, déporté à Mauthausen, il publie à son retour du camp deux recueils de poèmes, *Poèmes de la Nuit et du Brouillard*, chez Pierre Seghers (1945), et *Passe-temps de l'homme et des oiseaux* aux éditions des Cahiers du Rhône, dirigées par Béguin, qui avaient aussi publié ses poèmes de prison, *Miroir de la Rédemption* et *Et Nunc* alors que Cayrol était encore en déportation. Ce «grand poète ressuscité» (Pierre Emmanuel¹⁹), resurgi «du brouillard par miracle» (François Mauriac²⁰) passe à la prose, en 1947, pour écrire les deux premiers récits d'une trilogie romanesque consacrée au retour des camps, *Je vivrai l'amour des autres*, qui reçoivent le prix Renaudot²¹. La troisième partie, *Le feu qui prend*, paraît en 1950. Et c'est encore en cette même année 1950 que Le Seuil réunit deux articles de Cayrol parus dans *Esprit* en 1949 en un essai: *Lazare parmi nous* théorise le «romanesque lazarien», qui est «celui de l'homme sauvé du tombeau des camps»²². Cayrol explique ne pas vouloir raconter les camps: ce qu'il veut saisir, ce dont il cherche à «témoigner», ce sont les «étranges poussées du Concentrationnat dans le monde où nous vivons, issu de la grande peur»²³. Il décrit la solitude «la plus étrange que l'homme aura pu supporter»²⁴, la solitude radicale du déporté rentré des camps, son immobilité foncière, son incapacité à vivre avec et dans le même temps que les autres: «ce sentiment d'un temps lui-même déporté»²⁵. Le romanesque lazarien se conçoit comme la *résultante* littéraire de cette situation historique exigeant une modification radicale de la fiction romanesque: «cette littérature se présente comme une littérature d'empêchement. Les êtres vivent chacun dans leur royaume ou leur

¹⁷ Aux tomes IX (Gracq) et II (Cendras). Voir Kaczmarek, «Balzac 1950» cit., pp. 54-60, qui préfère parler ici d'hypertexte plutôt que de paratexte.

¹⁸ Sur Jean Cayrol, cf. M. Pateau, *Jean Cayrol. Une vie en poésie*, Paris, Editions du Seuil, 2012.

¹⁹ Dans la postface au recueil *Passe-temps de l'homme et des oiseaux* (Les Cahiers du Rhône, 1947), cité dans Pateau, *Jean Cayrol* cit., présenté par D. Oster, Paris, Seghers, coll. «Poètes d'aujourd'hui», 1973, p. 182.

²⁰ *Le Figaro littéraire*, 26 juillet 1947, cité dans Pateau, *Jean Cayrol* cit., p. 183.

²¹ M.-L. Basuyaux, *Témoigner clandestinement. Les récits lazariens de Jean Cayrol*, Paris, Classiques Garnier, 2009.

²² R. Barthes, *Un prolongement de la littérature de l'absurde*, dans «Combat» 21 septembre 1950, repris dans le volume des romans de Jean Cayrol, *Œuvre lazarienne*, Paris, Editions du Seuil, 2007, p. 761.

²³ J. Cayrol, *Lazare parmi nous* (1950), dans *Œuvre lazarienne* cit., p. 802.

²⁴ *Ivi*, p. 810.

²⁵ *Ivi*, p. 804.

prison, sans autre communication que celle que l'auteur pourrait proposer, c'est-à-dire sa propre voix ou ses propres actes»²⁶.

C'est donc cette voix, connue et aimée d'Albert Béguin, qui introduit *Illusions perdues* comme le «roman de la Loi commune» et qui nous parle, à propos des décors comme des personnages d'un monde familier, connu et reconnu. Lecture de connivence? C'est bien, d'emblée, le mot de Cayrol:

Comment ne pas être de connivence avec ces familles dont les racines vont jusqu'à Bordeaux [...] ? Nous sommes de ceux qui se souviennent que l'air du Sud-Ouest sait nourrir mieux qu'aucun autre la fièvre de l'adolescence, les exaltations des longs soirs d'été. L'Espagne rôde autour et la mer. La lumière de cette région va bien sur les joues des jeunes gens ardents. Son vent chaud du Sud laisse la poitrine haletante et le lilas exténué. Ainsi la poésie ne peut mieux jaillir que de ce creuset provincial où l'on est gourmand des mots, où le vocabulaire vieillit comme le vin, où l'aventure rôde toujours autour de ses portes océanes (il y toujours une hauteur, dans le Sud-Ouest, d'où l'on croit apercevoir la mer par beau temps). «Les grands départs inassouvis» vers le monde lointain des Lettres ont déjà tourmenté tant de jeunes gens enfermés dans les embarras de leurs espérances. La marche triomphale commence de la petite ville vers Paris... jusqu'à épuisement²⁷.

Connivence régionale, d'abord, donc, bien plus bordelaise qu'angoumoise au demeurant, qui inscrit au seuil du texte le souvenir d'une lecture d'identification, celle des «jeunes gens enfermés dans les embarras de leurs espérances», ainsi qu'un paysage de jeunesse, paysage vécu et écrit: «les grands départs inassouvis» sont ceux de *L'horizon chimérique* du poète bordelais mort au combat en novembre 1914, Jean de La Ville de Mirmont. Un poète qui n'était pas revenu, admiré de Mauriac qui avait été son congénère, comme de Cayrol. «Grands départs inassouvis» qui, dans *L'horizon chimérique*, regardent davantage vers l'aventure des «portes océanes» que vers le «monde lointain des Lettres», mais peu importe: tout ce paragraphe inscrit l'expérience de lecture de Balzac dans une géographie littéraire éprouvée et partagée avec d'autres «fils de la même ville» évoqués par François Mauriac, l'aîné et l'ami de Cayrol, dans *Commencements d'une vie*²⁸. Mauriac qui décrit, dans ses *Mémoires intérieurs*, l'expérience de la route de Bordeaux à Paris comme une expérience de lecture. Passée la Guyenne et, après la traversée de Barbézieux, Chardonne effacé, «deux ombres surgissent au bord de la route, plus vivantes que si elles avaient réellement vécu: approcher d'Angoulême, c'est aller vers Lucien de Rubempré»²⁹.

L'écrivain Jean Cayrol est un lecteur compétent: il sait situer Balzac dans l'histoire littéraire et distinguer son œuvre des «fresques funèbres» et des romans «demi-

²⁶ *Ivi*, p. 818.

²⁷ Jean Cayrol, «Préface» à Balzac, *Illusions perdues*, dans *L'Œuvre de Balzac* cit., tome IV, p. 330.

²⁸ F. Mauriac, *Commencements d'une vie* (1953), dans *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, p. 103.

²⁹ F. Mauriac, *Mémoires intérieurs* (1959), dans *ivi*, p. 480.

deuil»³⁰ à la mode en 1830. Il assure de sa connaissance «de longue date» des personnages de Balzac, «avec leurs tics, leurs rides de bon aloi, les particularités de leur langage, leur courtoisie recherchée et roublarde». Il n'oublie pas de saluer le peintre des mœurs apprécié par l'histoire littéraire, celui qui «surplombe tous les milieux et tous les entretiens» d'un «étrange carrousel provincial». Certes il faut lui pardonner l'«allure caricaturale» de «la fameuse soirée de présentation de Lucien à la gentry angoumoise»: mais le romancier sait retrouver l'union de cette société d'Angoulême avec «le paysage, les bêtes, la flore de la région choisie». La reconnaissance manifestée par Cayrol, qui rappelle combien l'on s'identifie au «jeune poète déchiré», à «l'éternel jeune homme aux joues en feu» qu'est Lucien, («son sort devient le nôtre»), rattachent Cayrol, par delà la transmission scolaire, à une histoire longue des lectures des romans balzaciens depuis leurs premières publications. Comme dans les lettres adressées à Balzac en son temps, cette reconnaissance vient nourrir une écriture de soi, où l'histoire individuelle vient se déployer dans l'histoire, le temps social, la géographie³¹. Un homme lit Balzac et écrit qui a un passé et des souvenirs d'adolescent fiévreux, un lieu social et géographique, la bourgeoisie bordelaise du premier XX^e siècle, une bourgeoisie déjà constituée comme «balzacienne» par d'autres écrivains comme François Mauriac.

Mais l'essentiel de la lecture de Cayrol semble ailleurs: elle porte sur le rapport de l'auteur avec ses personnages et sur la nature morale du monde créé par le romancier. Le Balzac de Cayrol (qui affirme à plusieurs reprises, en dialogue avec Albert Béguin, une lecture chrétienne) apparaît comme un «homme très bon», un démiurge bienveillant insufflant l'humanité à tous ses personnages, laissant le lecteur juge de leurs défauts et de leurs excès, mais sans jamais les abandonner: «Balzac respect l'âme des êtres auxquels il donne vie». En préparant le lecteur à trouver ou à retrouver les décors, les atmosphères, les grandes scènes de l'histoire provinciale et parisienne de Lucien de Rubempré – jusqu'à ce dénouement où toujours «Balzac veille en son poète» – Cayrol ne cesse de rappeler l'«infinie bienveillance» du romancier: «aucune créature ne grince ou n'épouvante franchement», «la cruauté, la fourberie, le mensonge sont simples, faciles à deviner ou à guérir».

Au cœur de ce monde des *Illusions perdues*, à peine éprouvé, les hommes comme les objets savent vieillir. On guérit chez Balzac de l'effroi qui peut vous saisir d'être un homme, de la peur de ne pouvoir endosser une existence exceptionnelle dans un monde d'exception. On ne meurt pas au petit bonheur. On peut se regarder dans une glace comme Madame de Bargeton, même avec une ride de plus. On fait sa vie comme Balzac fait son œuvre, avec foi, sans tricherie.

³⁰ Pour l'ensemble des citations qui suivent, voir *L'Œuvre de Balzac* cit., tome IV, pp. 329-341.

³¹ J. Lyon-Caen, *La lecture et la vie. Les lectures du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.

Et c'est dans ce monde sans «aucune image des ténèbres», ce monde familier et sage, où l'humanité ne déroge jamais, même dans ses excès, que Cayrol fait entendre la voix de celui qui revient. L'écriture de soi permise par la reconnaissance du monde balzacien prend ici une tonalité radicalement neuve. Peut-être ce monde balzacien n'apparaît-il d'ailleurs dans une telle plénitude que parce qu'il est visité par un revenant d'entre les morts. Il est, dès la première phrase, question de l'escalier d'une maison: «Qui pourrait ne pas se sentir dans un climat familier en gravissant le vieil escalier de bois de l'Imprimerie Séchard et en humant, dès la première page des *Illusions perdues*, ce vent tiède et frais d'Ouest qui déchire sans fin les nuages ventrus du ciel angoumois?». Qui gravit cet escalier? Qui se souvient de sa jeunesse et de ce vent tiède? Un homme qui loue en Balzac un «immense écrivain bien portant» et rappelle que «les personnages qui nous abordent n'ont que des secrets du temps de paix»; un homme qui retrouve là un «monde sans peur», sans «défiguration démoniaque de la réalité», ainsi qu'une «maison à visiter, à habiter, pendant la durée [du] roman».

Que s'est-il passé? Cayrol théorise, dans *Lazare parmi nous*, un art «furtif»³²: on ne saura rien d'autre que cet «incroyable sentiment de répit autour des *Illusions perdues* effleurées, *tout de même*, par la grâce, où le Bien compense le Mal, à poids égal». Et qu'est-ce que ce répit? Cayrol évoque un lecteur fatigué de ces

romanciers actuels qui *oublie*t leurs personnages dans un no man's land vague où les objets comme les êtres sont réduits à leur strict minimum. Ce sont des objets passe-partout qu'ils déposent autour de leur héros, des objets qui ne peuvent être individualisés que par des empreintes digitales: la cigarette par exemple; ou le verre d'alcool.

Coup de griffe contre les romans de Boris Vian? Il ne s'agit pourtant pas que des romanciers actuels, mais aussi du roman moderne et ses héros malades, tel K., «dont nous ne vivons que la solitude», et dont Cayrol est grand admirateur. La littérature contemporaine semble condamnée au vide, et Lucien de Rubempré «se dresse» devant ce «héros de la Littérature contemporaine» comme son antidote vivant. La «cure balzacienne» propose une maison durablement meublée, avec coins de table et dossiers de chaise où s'appuyer, un lieu destiné à rester en place après nous et dans lequel nous ne serons jamais «dépayés» – ce qui pourrait être une manière de définition d'un *classique*. Un monde à vivre et à partager, «une communauté charnelle», cette même communauté «qui tend à disparaître de nos jours pour ne devenir qu'une sorte d'arche où nous pourrions sauver un Lucien, une Mme de Bargeton, et, pourquoi pas, un Monsieur Séchard, comme dernier témoin authentique ou comme premier élu». «Une sorte d'arche»: sauvée de quel déluge? La préface s'achève sur cette image du sauvetage de la communauté pacifique de *La Comédie humaine* au sein d'une modernité irrémédiablement marquée du sceau de la

³² Cayrol, *Lazare parmi nous* cit., p. 805.

solitude, de l'effroi, des «exodes et des massacres». Et dans ce monde ravagé, Lucien et Anaïs seraient les derniers témoins d'une humanité engloutie, et la maison Séchard, cette imprimerie, cette maison de papier, la seule maison véritablement habitable.

Ainsi est-on amené à revenir au premier temps de la préface, celui de la connivence et de la reconnaissance. Quelque chose a bougé, s'est fissuré en réalité, dans ce mode de lecture familière qui identifie le monde de Balzac à celui des «rues de notre province» et salue en Lucien «l'éternel jeune homme aux joues en feu dont notre littérature a connu toutes les impatiences». Car une telle lecture ne va plus de soi. La préface est l'acte d'écriture par lequel cette intimité est retrouvée et sauvée: «qui pourrait ne pas se sentir dans un climat familial [...]?», «comment ne pas être de connivence [...]?». Cette double interrogation négative liminaire signale bien, furtivement justement, qu'on pourrait bien ne pas, ou ne plus, se sentir chez Balzac comme chez soi... Aussi Cayrol restaure-t-il cette familiarité par l'acte même de son écriture, en rouvrant la porte de la maison Séchard, ou de la maison Balzac, pour y revenir et y habiter: les souvenirs d'adolescence bordelaise prennent ainsi une autre teneur que celle du récit de vie déclenché par la lecture de reconnaissance et d'identification. La maison Balzac apparaît comme le lieu à partir duquel le souvenir du personnage lazarien peut se former et la phrase mémorielle se déployer dans toute son amplitude. Et l'on peut être tenté, ici, de rapprocher cette préface d'autres textes contemporains ou ultérieurs de Jean Cayrol, où il est question du retour, de la difficulté d'habiter et des conditions de possibilité du souvenir: le recueil de poèmes de 1952, au titre programmatique, *Les mots sont aussi des demeures*; et, plus tard, les réflexions sur les villes reconstruites dans *De l'espace humain* (1968), après le deuxième film écrit pour Alain Resnais, *Muriel ou le temps du retour* (1963). *De l'espace humain* évoque le souvenir d'un retour à Royan, bombardée, en 1947: «Je m'assis sur un bout de mur et fermai les yeux pour ne pas perdre le modèle initial, mais le malaise était si grand que je dus partir car j'avais un sentiment intolérable, celui de la disparition d'un lieu et d'un itinéraire». Plus loin encore:

[...] la difficulté de vivre dans une ville reconstruite. Toutes les mémoires se heurtant à une impossibilité de reconstitution; les souvenirs étant comme suspendus devant la nouvelle image urbaine proposée.

Le retour au pays natal, cela a bien un sens. Si l'on revient, c'est pour retrouver le décor de sa mémoire, c'est pour revivre l'épaisseur d'une enfance, c'est pour se rassurer sur l'avenir, c'est pour que la réalité quotidienne soit conforme à ses désirs. Ici il n'y a plus de connexion entre le passé et le présent. Tout est disjoint et l'incarnation d'un souvenir ne se fait plus³³.

Dans la ville de *Muriel*, Boulogne-sur-mer, les objets du passé sont à vendre, réunis et facticement disposés dans l'appartement d'Hélène, qui vit (mal) de ce commerce d'antiquaire. Aucun dossier de chaise ne peut fournir d'appui durable, ni aucune

³³ J. Cayrol, *De l'espace humain*, Paris, Le Seuil, 1968, pp. 38-39.

armoire n'abriter de linge: le lendemain les verra disparaître. Des clients viennent acheter des tableaux de ruines pour meubler leurs maisons de campagne. Dehors, un immeuble neuf glisse sur ses fondations. Mais on peut parfois trouver refuge sur un banc, devant l'unique porte ancienne préservée de la ville. Les personnages cherchent leur place; les souvenirs – ceux de la Deuxième guerre mondiale pour Hélène et Alphonse, ceux de la guerre d'Algérie à peine achevée pour Bernard – peinent à se dire, étouffés, enfermés, déformés, inracontables. «Le tout, commente Jean Cayrol, est de pouvoir être de retour chez soi»³⁴.

3. Lire Balzac sur les deux rives de l'effroi (1942-1950)

Habiter Balzac comme cette maison chaleureuse où peuvent se reformer les souvenirs: odeurs de vieux bois, craquements, bruissements de vent. Le geste préfaciel de Cayrol en 1950, au seuil d'*Illusions perdues*, fait tout autre chose que de proposer à son lecteur une actualisation, de construire un sens renouvelé de l'œuvre. Il est moins question de donner à lire un Balzac nouveau que de lire Balzac à nouveau, de retrouver la possibilité d'une connivence pour «être de retour chez soi». Au cœur de ce monument de cuir et de papier qu'est cette édition du centenaire, ce monument en seize volumes sur les tranches duquel les lettres du nom Honoré de Balzac s'étalent en lettres d'or, Cayrol accomplit un geste scripturaire de restauration de *l'acte de lecture*. Ce en quoi son écriture préfacielle ne fonctionne pas différemment de ce que Barthes décèle dans son écriture romanesque, lorsqu'il commente en mai 1952, dans la revue *Esprit* la trilogie *Je vivrai l'amour des autres*. Barthes comprend le roman cayrolien, dans le mouvement qui va du premier au troisième récit, comme une «série de transfigurations qui convergent toutes vers un acte précis: l'institution de la Littérature», qui est «la saisie du Temps», «l'éclosion d'un ordre temporel»: «Auparavant, il y a une zone de l'homme sans Temps, sans Roman. Le Roman est donc ici un terme, une victoire. Ceci revient à poser la Littérature non comme un art d'expression, ni comme une fête ou un message, comme un acte de réconciliation»³⁵. La préface des *Illusions perdues* accomplit un acte de réconciliation parallèle, du côté de la lecture, en rouvrant la porte de la maison balzacienne après la catastrophe de la guerre.

Faisons ici, avant de conclure tout à fait, une pause en forme de détour, loin de l'institution littéraire française, de ses grands noms et de ses monuments, – et sur une autre rive de l'effroi. Yitzhak Zuckerman, «Antek», l'un des dirigeants de la lutte

³⁴ J. Cayrol, *Une histoire qui court les rues* [sur *Muriel ou le temps du retour*], dans «France-Observateur», 10 octobre 1963.

³⁵ R. Barthes, *Les romans de Jean Cayrol*, dans «Esprit», mars 1952, repris dans *Œuvres complètes*, tome I: 1942-1965, édition établie et présentée par E. Marty, Paris, Editions du Seuil, 1993, p. 131.

clandestine dans le ghetto de Varsovie et meneur de l'insurrection d'avril 1943, raconte qu'en janvier 1942, après avoir eu connaissance des gazages dans des camions près de Chelmno et compris ce qui attendait le peuple juif dans son entier, il sombra dans une profonde dépression. Il cessa toute activité militante et se rendit chez un ancien éditeur de Vilnius, enfermé aussi dans le ghetto, où il pouvait trouver des livres : « dans ces jours de détresse, je m'assis et je lus des livres. Je relus Balzac. J'allais là, je m'asseyais et je lisais »³⁶. Par la suite, Zuckerman sortit de sa torpeur et décida de changer la nature de la publication clandestine qu'il dirigeait, un journal d'idées destiné à l'éducation des masses, pour ne publier que des informations sur la réalité quotidienne, la « réalité nue » de la vie juive.

Les témoignages de lecture d'œuvres du patrimoine littéraire européen sont nombreux dans les souvenirs ou les journaux intimes des Juifs persécutés pendant la Seconde guerre mondiale. Les situations de vie clandestine et d'enfermement dans les ghettos ménageaient de longues heures vides dominées par la peur, la faim, l'attente. Dans les camps – du moins en dehors des centres de mise à mort immédiate –, la circulation de manuscrits, la possession clandestine d'un imprimé, la remémoration d'œuvres connues par cœur, ont aussi joué un rôle moral important. Dans le ghetto de Varsovie, Zuckerman pratique un type de lecture qui a été souvent relevé, une lecture de rupture avec la réalité quotidienne, une lecture qui permet d'oublier, momentanément, les privations et la souffrance, en même temps qu'elle ménage une forme de retour à soi, au monde perdu, susceptible d'aider à mieux appréhender le quotidien³⁷. On ne sait au juste ce qui se joue dans ce moment de détresse. Mais il se peut que les termes mêmes de Cayrol, ceux de la connivence retrouvée (avec d'autres souvenirs, et d'autres maisons, d'autres paysages de lecture) et du répit puissent ici se frayer un chemin. Ou plutôt: Jean Cayrol, revenu de «l'obscurité inhumaine» de Mauthausen³⁸, écrivain reconnu et récompensé, inscrivant ses souvenirs d'enfance au seuil de l'un des plus célèbres romans de Balzac pour une édition prestigieuse, au cœur donc de l'institution littéraire française, n'est peut-être pas si éloigné d'Ytzhak Zuckerman quand, en ce début de l'année 1942, dans le ghetto de Varsovie, après avoir pris la mesure du projet de destruction du peuple juif par les Nazis, celui-ci va s'asseoir et relire Balzac en silence avant de reprendre la lutte clandestine. Peut-être

³⁶ Y. Zuckerman, *A Surplus of Memory: Chronicle of the Warsaw Ghetto Uprising*, traduit du yiddish par B. Harshav, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1993, pp. 158-159, ma traduction. Merci à Ruth Zylberman pour cette référence.

³⁷ A. Garbarini, *Numbered Days. Diaries and the Holocaust*, New Haven, Yale University Press, 2006, pp. 133-135 en particulier. Sur les pratiques de lecture dans le ghetto de Vilnius, voir l'enquête du bibliothécaire Herman Kruk, *Library and Reading Room in the Vilna Ghetto, Strashun street 6. Ghetto library and ghettos readers, 15 sept. 41-15 sept. 42*, traduit du yiddish par Z. M. Baker, dans J. Rose (éd.), *The Holocaust and the Book. Destruction and Preservation*, Amherst (Mass.), 2001, pp. 171-200. Les lecteurs «évolués» demandent des livres sur la guerre (*Guerre et Paix* ou des mémoires), sur les Croisades, l'Inquisition, et sur l'histoire du peuple juif en général.

³⁸ J. Cayrol, *Il était une fois Jean Cayrol*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 207.

vaut-il la peine de sortir le geste d'écriture sur la lecture effectué par Cayrol de l'univers auquel il appartient sans conteste, celui de l'institution littéraire française, pour déployer les enjeux historiques d'une lecture de Balzac bien autrement «politique» que celle de Maurice Bardèche. Antek et Jean Cayrol, à quelques années de distance, sur les deux rives de l'effroi, signalent un usage – historiquement situé et peut-être encore inaperçu – du roman balzacien qui serait celui du répit, du havre, de l'arche pour l'humanité menacée. Un répit à conquérir, une arche à construire dans la retraite et le silence, puis dans l'action d'écrire et de publier la lecture – quand Balzac, au sortir des années de guerre, apparaît comme l'enjeu de luttes politiques dont l'histoire reste encore à faire.